

Cinq questions à propos de Heidegger

FRANÇOIS FÉDIER

Ces questions m'ont été envoyées d'Italie par Stefano Esengrini, lequel a entrepris de traduire et de publier quatre textes parus en France entre 1994 et 2014 à l'occasion des attaques portées contre la pensée et la personne de Martin Heidegger. Durant les vingt dernières années, ces attaques ont connu un développement qui culmine désormais avec l'accusation par excellence : celle qui prétend repérer chez le philosophe une forme singulière, et particulièrement aiguë, d'antisémitisme, qui a reçu la dénomination ronflante d'« antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être ».

Cette outrance illustre à merveille ce qu'avait en son temps signalé un expert en la matière, à savoir Hitler lui-même. Dans Mein Kampf, ce dernier va jusqu'à proclamer qu'un « mensonge colossal porte en lui une force qui éloigne le doute ». La pseudo-notion d'« antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être » est un mensonge de cet acabit. À ce titre, il fait le digne pendant de la « physique juive », cette ignoble stupidité que les idéologues nazis voulaient faire accepter en Allemagne comme un dogme pendant les années de la dictature hitlérienne.

« L'histoire de l'être » est sans conteste le cœur de la pensée de Heidegger. Pour en saisir la portée, il est bon de préciser l'acception dans laquelle il faut comprendre cette locution cardinale. C'est pourquoi je propose de suivre l'indication donnée il y a déjà plusieurs années par Alexandre Schild, qui traduit Seinsgeschichte par « histoire-destinée de l'être ».

Avec cette histoire, il s'agit de notre histoire. Elle commence en Grèce vers le VI^e siècle avant notre ère ; mais elle nous reste à déchiffrer comme nous étant destinée – nous autres, qui nous trouvons être aujourd'hui à peu près tous les habitants de la planète, dans la mesure où nous faisons face à ce qui nous semble être la réalité, une réalité dont la structure rationnelle a reçu sa frappe lors du coup d'envoi des tout premiers penseurs grecs, avant même Socrate et Platon.

Voilà ce que donne à penser – et rien d'autre – Heidegger.

Envisager l'histoire-destinée, autrement dit prendre toute la mesure du fait que notre histoire nous soit destinée à partir de la pensée philosophique des Grecs, n'implique nulle déconsidération dédaigneuse de ce qui n'est pas grec. Ce sont ainsi des raisons

très prégnantes qui portent Heidegger à interroger l'histoire-destinée de l'être et à en faire le thème majeur de son investigation.

Tenter de faire croire autre chose, en particulier bâtir la fiction d'un « antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'être », c'est ou bien s'abandonner à un délire d'allure paranoïaque, ou bien tenter désespérément de rendre Heidegger infréquentable – je dis bien « désespérément », car l'expérience montre que tout lecteur qui aborde sereinement la pensée de cet auteur ne tarde pas à saisir combien elle fait appel au meilleur qui, chez personne, jamais ne manque tout à fait.

F. F., mars 2016.

STEFANO ESENGRINI. — *Quelle est la différence entre la récente attaque contre Heidegger par Peter Trawny et les anciennes campagnes diffamatoires de Victor Farias et Emmanuel Faye ?*

FRANÇOIS FÉDIER. — En apparence elle est énorme, cette différence. La récente attaque provient en effet cette fois non pas de l'extérieur ; elle n'est pas menée par quelqu'un qui ne se réclame en rien de Heidegger, mais bien par un *éditeur* de l'Édition intégrale des écrits de Heidegger.

Peter Trawny fait partie depuis quelques années de l'équipe chargée d'établir le texte des volumes de l'Édition intégrale. À ce titre, il a déjà assuré la publication de quelques volumes. Cela lui confère, qu'on le veuille ou non, une certaine compétence – qui manquait cruellement aux précédents dénonciateurs du philosophe. Telle est d'ailleurs la basse continue que ressassent certains médias depuis l'apparition de Peter Trawny sur le devant de la scène, vers la fin de l'année 2014 : *un spécialiste de Heidegger dénonce l'antisémitisme tapi au cœur de sa pensée*.

En réalité, pourtant, la différence est minime. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire le petit écrit qu'a publié Trawny avant même que ne paraisse le premier volume des *Cahiers de travail* (et qui forme le volume 94 de l'Édition intégrale). L'intention de Trawny, lorsqu'il rédige son opuscule, est clairement de susciter dans l'esprit des futurs lecteurs une prévention à l'encontre de ces *Cahiers*.

Le titre de l'opuscule annonce la couleur : *Heidegger und der Mythos der jüdischen Weltverschwörung* (« Heidegger et le mythe du complot juif mondial »). En réalité, donc, l'intention de l'opuscule est – en dénonçant chez Heidegger

la présence d'un prétendu antisémitisme radical – de disculper par avance celui qui édite l'écrit de Heidegger (à savoir Trawny lui-même, et collatéralement la maison d'édition) et éviter ainsi de pouvoir être lui-même accusé de complaisance à l'égard de l'antisémitisme. Lorsqu'on regarde dans cette perspective la présentation et l'interprétation des textes de Heidegger publiés dans les *Cahiers de travail*, il est clair que la différence avec les précédentes attaques s'amenuise jusqu'à devenir illusoire. Dans les deux cas, il s'agit avant tout de *dénoncer*, autrement dit de mettre la pensée de Heidegger au pilori, en arguant de la présence en elle d'une tare réputée rédhibitoire.

Dans une telle situation, on se trouve très loin d'un débat universitaire classique, où il s'agit d'argumenter rationnellement, dans une atmosphère d'échanges exempts d'emportement. On se trouve encore plus loin de ce que demande Heidegger lui-même comme pratique d'interprétation, et qui se formule comme suit : « Si nous entendons aller à la rencontre de ce qu'a pensé un philosophe, il faut que nous arrivions à rendre encore plus grand ce qu'il y a de grand chez lui. »

Comme le dénonciateur s'est persuadé que se montrer impitoyable vis-à-vis de quiconque que l'on peut soupçonner d'antisémitisme est intrinsèquement vertueux, il ne peut être question pour lui de suivre cette injonction herméneutique. Tout comme Emmanuel Faye, Trawny interprète donc unilatéralement à charge. Ce qui a pour conséquence qu'en maints endroits, il présente une argumentation biaisée, quand il ne tronque pas tout simplement les textes pour leur faire dire exactement le contraire de ce qu'ils disent.

Voilà pourquoi à votre question la réponse est simple : il n'y a aucune différence de nature entre cette nouvelle attaque contre Heidegger et celles qui les ont précédées.

S. E. — *Quel est l'apport des Cahiers de travail à la compréhension du sens de l'engagement politique de Heidegger ? Dans cette perspective, quelle est la nature de son erreur ?*

F. F. — L'apport des *Cahiers de travail* à la compréhension du sens de l'engagement politique de Heidegger est en réalité minime. Car il n'apprend rien de neuf à qui s'est sérieusement occupé de comprendre ce qu'a tenté – et lamentablement raté – Heidegger en 1933. Sur ce point, permettez-moi de vous renvoyer à l'article « Nazisme » du *Dictionnaire Martin Heidegger* publié en 2013 aux Éditions du Cerf.

Comme il n'est cependant jamais vain de revenir sur l'essentiel, je précise que les *Cahiers de travail* permettent de corroborer ce que j'ai toujours affirmé, à savoir que cet engagement n'a jamais eu lieu dans une atmosphère de confiance naïve, mais qu'à l'inverse, dès le début 1933, Heidegger était conscient des risques qu'il prenait. Très vite, il prend la mesure de la véritable nature de l'hitlérisme ; bien avant la guerre, il en signale les aspects criminels.

On peut donc dire, pour caractériser la nature de cette erreur : Heidegger a cru, pendant tout le temps qu'il a assumé les fonctions de recteur de son université, qu'il pourrait contribuer à engager une « révolution des façons de sentir et des modes de représentation ». Je cite à dessein Hölderlin, car il ne fait aucun doute pour moi que Heidegger pensait à quelque chose de tel qu'une révolution – à faire d'urgence advenir pour changer la condition humaine dans un « monde » ayant complètement perdu tous ses repères. L'erreur vient donc d'avoir pu supposer qu'une telle révolution était susceptible de se produire avec l'arrivée au pouvoir de quelqu'un comme Hitler.

Elle peut être définie, cette erreur, comme étant d'une part une sous-estimation et d'autre part une surestimation : sous-estimation catastrophique du danger proprement nazi et surestimation des capacités du peuple allemand à contenir ledit danger.

Les *Cahiers de travail* permettent de constater que Heidegger est conscient du danger de

l'idéologie nazie. Mais, dans les premiers mois de 1933, il croit – et il n'est pas seul à le croire, tant s'en faut – que l'« idéologie » du parti va peser de moins en moins devant les nécessités auxquelles un gouvernement doit faire face. C'est en cela qu'il se trompe lourdement. Quant au peuple allemand dans son ensemble, Hitler va déployer à son égard une habileté démagogique sans précédent. Elle va littéralement hypnotiser une grande majorité du peuple, et le faire adhérer – tant que cette politique sera couronnée de succès – à ce que le dictateur fait miroiter à ses yeux.

Ce qu'apporte la lecture des *Cahiers de travail*, ce n'est donc pas un nouvel « éclairage » sur l'engagement politique de Heidegger. Bien plus profondément, elle permet d'entrer en familiarité avec ce qu'il est arrivé une fois à Heidegger de nommer « des notes prises dans l'atelier » (*Aufzeichnungen aus der Werkstatt*). Si l'on se souvient de la profonde remarque d'Emerson (« Les grands génies ont les biographies les plus courtes, parce que ce qui fait le cœur de leur vie intime est hors de portée des yeux et des oreilles de chacun ; ainsi, leurs proches n'ont rien à raconter sur eux. »), on comprendra qu'il est vain de vouloir en extraire je ne sais quelles révélations fracassantes. Pour suivre et faire son profit de ce qu'ils contiennent, il faut au moins avoir déjà quelque peu mesuré l'originalité de ce qu'a tenté de penser Heidegger.

En ce sens, le philosophe avait bien raison de vouloir que ces textes ne soient rendus publics qu'après la parution de tous ses textes rédigés – c'est-à-dire ayant atteint une forme jugée par lui plus immédiatement lisible.

S. E. — *Quelle est la différence entre le projet racialiste de Hitler et la pensée heideggérienne de l'homme en tant que Dasein ?*

F. F. — Je me demande si, en l'occurrence, on peut encore parler de différence. Un abîme sépare les deux choses.

Le projet racialiste de Hitler est un programme mûrement réfléchi – bien que manifestement paranoïaque. C'est le projet de fabriquer une race d'hommes (s'il est encore permis de nommer ainsi de tels « êtres ») présentant au plus haut point l'aptitude d'exercer sur l'ensemble de la planète une domination sans partage. L'obtention d'une telle race, dans le projet hitlérien, passe – exactement comme pour la production des

chevaux pur-sang – par une sélection des « meilleurs » reproducteurs et des « meilleurs » produits, tout autant que par l'élimination systématique des sujets de « moindre valeur ».

La pensée de l'être humain en tant que *Dasein*, chez Heidegger, n'a strictement rien à voir avec un programme. D'abord et avant tout parce que, bien comprise, elle définit la manière d'être propre à tout être humain en tant que tel – même si cette manière d'être n'a pas été explicitement thématifiée en ces termes.

Autrement dit : même si Heidegger insiste sur le fait que la pensée du *Dasein* reste encore à approfondir pour que l'être humain arrive à surmonter le péril auquel il se trouve de jour en jour davantage exposé – à savoir le péril de l'*abandonnement* –, même dans ce cas, penser l'homme comme ayant à être le là (comme il est explicitement écrit dans la *Lettre* à Jean Beaufret) demeure une ressource salutaire, dans la mesure où le fait d'être le là (autrement dit le fait d'ouvrir et de tenir ouverte la dimension au sein de laquelle peut se manifester dans toutes ses modalités le phénomène insigne qu'est l'être) devient la signature même de l'humanité comme telle.

S. E. — Dans quelle mesure le totalitarisme hitlérien constitue-t-il la forme la plus accomplie (déchaînée) de nihilisme ? Quel est le trait constitutif du nihilisme à l'époque de la technique planétaire ?

F. F. — Ce sont là deux questions distinctes. Commençons par le nihilisme en tant que tel. On se souvient que Nietzsche le définit comme « abandon radical de toute valeur, de tout sens, de toute possibilité de considérer quoi que ce soit comme seulement souhaitable ». Chez Heidegger, la notion de nihilisme s'approfondit pour apparaître comme la disparition de toute dimension autre que celle du pur et simple registre ontique :

nihilisme = il n'y a rien d'autre que l'étant.

Dans le projet racialisé d'Hitler, l'humanité se trouve réduite au rang d'espèce animale parmi les autres, susceptible de modifications (éventuellement d'« améliorations ») obtenues en manipulant le stock génétique, lui-même conçu comme le fondement des caractéristiques spécifiques.

En ce sens, on peut bien dire que dans ce projet racialisé le nihilisme connaît une

forme de déchaînement. Et ce terme – déchaînement – vient à juste titre souligner l'aspect tout particulièrement effrayant de ce qu'a été le totalitarisme nazi.

Si l'on prend à présent en compte le fait que le trait constitutif du nihilisme, tel qu'il se déploie sous nos yeux, est bien, pour rappeler un concept de Herbert Marcuse, la réduction de toute réalité à l'*unidimensionnalité*, il faut se rendre à l'évidence que l'hitlérisme est la forme tératologique d'un nihilisme qui n'a pas disparu avec la capitulation du III^e Reich.

Dès lors on peut mieux comprendre ce que recouvre la remarque si pertinente de Pierre Legendre, selon laquelle nous vivons depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale dans une société *post-hitlérienne*. L'hitlérisme est certes vaincu, mais ce qui a rendu possible cette déviance monstrueuse n'est nullement derrière nous.

J'ai à dessein employé dans ma réponse à votre troisième question le terme de « programme ». Or nous ne sommes pas près de pouvoir quitter l'obsession proprement nihiliste de tout contrôler programmatiquement. Cette volonté de contrôle règne à présent uniformément partout – volonté qui n'a désormais besoin d'aucune autre justification que celle de vouloir, d'où le signalement qu'en donne Heidegger par la locution de « volonté de volonté ». À l'époque du déploiement planétaire de la technique (époque où se trouve à présent l'humanité entière), le trait distinctif du nihilisme peut être résumé sous le nom de *consommation*. Partout, aujourd'hui, tout le monde se voit sommé de consommer – une sommation qui ne présente plus l'aspect monstrueux d'une atteinte directe à l'humanité, mais où (si l'on regarde bien) une mise en demeure totalitaire s'exerce d'autant plus efficacement qu'elle se présente comme une sollicitation insidieuse.

S. E. — Comment interpréter la décision qui mena Heidegger, après avoir démissionné du rectorat, à consacrer un cours à la poésie de Hölderlin ?

F. F. — Pour Heidegger, consacrer à la poésie de Hölderlin le premier cours prononcé à l'université après sa démission, ce n'est pas – délaissant le champ des « dures réalités » – retrouver ses « chères abstractions ». Il faut bien voir tout au contraire que c'est poursuivre encore plus décidément ce

qui avait été tenté administrativement (et dont j'ai brièvement esquissé l'objet en répondant à votre deuxième question).

Encore plus décisivement dans la mesure où, cette fois, il s'agit d'exposer dans son acception rigoureuse et irréductible ce qu'il s'agit d'entendre avec le terme de *révolution*. Or, dès l'*Avant-propos* que Heidegger prend soin de rédiger pour ce cours, nous pouvons, concernant la poésie de Hölderlin, lire ceci :

L'unique essentiel, à présent, c'est que cette œuvre encore dépourvue d'espace et de temps a déjà laissé derrière elle tout notre affairement historisant et institué le fondement d'une autre histoire – cette Histoire dont le début ne fait qu'un avec la lutte pour décider si le Dieu s'en vient ou bien s'il s'enfuit.

Une telle déclaration liminaire a de quoi interloquer – du moins tous ceux qui croient que comprendre, c'est pouvoir ramener ce qui est dit à la mesure des catégories en usage dans les modes de pensée habituels. Si nous nous laissons au contraire décontenancer par ce qu'une telle parole a de réellement déconcertant, il devient possible d'entrevoir comment elle s'accorde avec un thème qui court tout au long du cheminement de Heidegger, et que l'on retrouve dans le texte des *Apports à la philosophie*, là où il est question du « Dieu à l'extrême ».

Dès lors s'entrevoit que c'est l'engagement « politique » de Heidegger en 1933 qui s'éclaire à la lumière de ce qu'a pensé poétiquement Hölderlin. Et comprendre le cours du semestre d'hiver 1934-1935 comme la tentative pour Heidegger d'« aller chercher refuge dans la poésie » se révèle être un pur et simple contresens, dans l'acception la plus forte du terme : substituer au véritable sens du texte une interprétation qui – volontairement ou non – soutient sa contrepartie.

Il n'est pas inutile d'insister, en particulier lorsqu'il est question de Heidegger, sur le danger de contresens. C'est pourquoi je crois important d'ajouter quelques compléments au sujet de la place éminente qu'occupe la pensée poétique de Hölderlin dans le travail de Heidegger. Si Hölderlin a une telle importance, c'est parce que, pour la première fois dans notre histoire, la poésie parvient à recouvrer chez Heidegger l'autorité plénière qu'avait la parole avant la scission qui établit la parole poétique à l'écart de la parole philo-

sophique. Que cette scission intervienne (chez Héraclite et surtout chez Platon) dès le début de notre histoire n'est certes pas un événement anodin. Ce qui explique la difficulté où sont nos contemporains d'envisager le prodigieux revirement qu'opère Heidegger autrement que comme le parti pris arbitraire d'un original, parti pris que rien ne saurait justifier. Pour notre part, nous gardant comme de la peste d'aller à contresens, nous prêtons la plus grande attention à ce que dit Hölderlin.

Or que dit-il ? Le dernier vers du poème *Andenken* (prenons soin de bien entendre ce titre, en notant qu'en français, la locution *Y penser* dit très simplement la nuance injonctive qui murmure dans le mot *Andenken* – car c'est cela avant tout qui y est demandé) énonce :

Was bleibt aber, stiften die Dichter.
[Mais ce qui demeure, ce sont les poètes qui l'instituent.]

Évitons d'abord de traduire *stiften* par « fonder ». Car ce verbe, chez nous, n'est pas univoque, comme l'est au contraire *stiften*, qui porte l'acception précise de : avancer les fonds pour qu'à l'avenir une certaine œuvre puisse se perpétuer.

De quelle œuvre parle le poète ? Dans la lettre adressée le 2 décembre 1802 à son ami Böhlendorf, Hölderlin dit :

Je pense que nous n'allons plus continuer à accompagner l'esprit des poètes jusqu'à notre temps, mais au contraire que le mode de chant, au premier chef, va prendre un autre tranchant, et que, si nous ne perçons pas, c'est parce que, depuis les Grecs, c'est nous qui recommençons à chanter de manière conforme au pays, naturellement, c'est-à-dire vraiment de manière originale.

Cette œuvre c'est justement la *révolution* que j'évoquais dans la réponse à votre deuxième question – cette « révolution des manières de sentir et des modes de représentation » dont Hölderlin annonçait l'urgente nécessité dans sa lettre du 10 janvier 1797 au docteur Ebel. Entre 1797 et 1802, la méditation de ce thème s'approfondit chez Hölderlin – pour aboutir à ce qu'il nomme enfin « le mode de chant », où se résume de fait toute sa pensée, dans la mesure où c'est bien au cœur du chant – dans la modalité de sa modu-

lation – qu'a lieu l'*institution* que nomme le dernier vers du poème qui vient d'être cité.

Mais déjà dans la lettre de janvier 1797 ce que dit le poète mérite d'être rappelé pour que nous comprenions dans quel esprit Heidegger pensait agir lorsqu'il accepta d'être recteur de son université :

Je crois à une future révolution des manières de sentir et des modes de représentation, une révolution qui rendra rouge de honte tout ce qui l'aura précédé. Et, à cela, il se pourrait bien que l'Allemagne soit capable de vraiment beaucoup apporter. Plus est profond le silence où grandit un État, plus sa maturité est splen-

dide. L'Allemagne est silencieuse, discrète, on y pense beaucoup, on y travaille beaucoup, et dans le cœur de la jeunesse s'opèrent de grands mouvements qui ne se traduisent pas en grandes phrases comme ailleurs.

Si l'on interprète comme il faut ce que dit Hölderlin, il devient possible de comprendre en toute loyauté pourquoi, au moment même où il prend la mesure de son échec comme recteur, Heidegger entreprend d'initier ses étudiants à l'écoute du poète.

FRANÇOIS FÉDIER

LE LANGAGE ET LA SCIENCE

L'impossibilité d'isoler la nomenclature de la science et la science de la nomenclature tient à ce que toute science physique est nécessairement formée de trois choses : la série des faits qui constituent la science ; les idées qui les rappellent ; les mots qui les expriment. Le mot doit faire naître l'idée ; l'idée doit peindre le fait : ce sont trois empreintes d'un même cachet ; et, comme ce sont les mots qui conservent les idées et qui les transmettent, il en résulte qu'on ne peut perfectionner le langage sans perfectionner la science, ni la science sans le langage, et que, quelque certains que fussent les faits, quelque justes que fussent les idées qu'ils auraient fait naître, ils ne transmettraient encore que des impressions fausses, si nous n'avions pas des expressions exactes pour les rendre.

Antoine-Laurent LAVOISIER, discours préliminaire
au *Traité préliminaire de chimie*, 1789.